

LE ZIG-ZAG

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

FRANCE ET ALGÉRIE

Un an..... 9 fr.
Six mois..... 5 »
Trois mois..... 3 »

LÉO D'ORFER

Directeur

AYMÉ DELYON

Rédacteur en chef

ERUAL

Administrateur

ABONNEMENTS

UNION POSTALE

Un an..... 12 fr.
Six mois..... 7 »
Trois mois..... 5 »

Bureaux : 23, quai de la Tournelle, 23, à Paris. — Succursale à Lyon : 93, rue Molière

SOMMAIRE

La deuxième. Léo d'Orfer. — Chronique parisienne, André Tréban. — Pater, André Chadoorne. — Les extravagances d'un Myope, Aymé Delyon. — Chronique rimée, Jules Renard. — Paula de Saucereuil, Henriette de Franoy. — Deux trios, Léo d'Orfer. — Causerie littéraire, Léo d'Orfer. — A madame la comtesse de A..., L. pe champglin.

FEUILLETON : La Gouvernante Modèle.

La Deuxième

Monsieur Edgar du Bois continue ses polissonneries épistolaires.

Tout en bravant nos menaces, il profite de son anonymat pour nous injurier encore. Il a même l'audace de nous demander et de requérir au besoin l'insertion de ses missives.

Le toupet et le courage sont deux choses bien différentes. Si Monsieur du Bois possède quelque once de cette dernière denrée, qu'il veuille bien nous donner son adresse, afin que nous nous rendions à son domicile pour lui tirer les oreilles comme il le mérite.

LÉO D'ORFER.

Chronique Parisienne

MONSIEUR ANDRIEUX

Voici George Bryan Brummel fait journaliste et orateur. Il nous manquait un dandy de la plume et de la parole. Monsieur Andrieux est arrivé qui nous a donné ce double prodige. Il nous console de la pataderie guibollarde de M. Francisque Sarcey, des côtellettes de M. Ferry, garçon restaurateur et de la lourdeur ventrue de feu Gambetta. La prudhommerie grotesque de certains sénateurs est éclaboussée par les éclats de son rire gaulois, qui montre de crânes dents blanches. Brummel Andrieux eût put doubler sa correction de la grâce chevaleresque de Don Juan Tenorio.

On le métamorphosa un jour en préfet de police. Mais la chose se fit un peu selon Ovide. Il laissa son gourdin au vestiaire et s'amusa comme un simple Parisien. Il trouva même moyen, dans cette grave et austère position, de s'amasser une bonne provision de joyeusetés pour l'Avenir. De même lorsqu'il entra dans les Vénérables Loges Maçonniques. Sa trueller fut photographiée comme le gourdin. Suivirent tous leurs entourages. Et les Français de 1885 ont retrouvé toutes les pétulantes hilarités de ces époques.

Monsieur Andrieux monte à la tribune. Monsieur Andrieux prend la tête de *La Ligue* Bonne langue et meilleure plume. Écoutez et lisez. Il sourit malicieusement. Il parle du temps de son noviciat maçonnique et de son préfectorat de police comme on parle de ses années de bahu ou de Faculté. Comme on s'amusait derrière les grands cartons verts bondés de dossiers ? Et comme on pouffait donc de rire à la barbe des bons Vénérables ! Et voici une, deux, mille histoires plus drôles les unes que les autres.

Il ne respecte rien ! s'est on écrié. Mais on a tant d'envie de rire !... S'il ne s'agissait de la Haute Maçonnerie et de la Sainte Police !...

Mais quel iconoclaste ! On va-t-on suivre ce rénégat ?

Et ! croyez-moi donc : Mieux vaut encore tomber dans un abîme de rire que de mourir d'ennui. Et l'on ne riait guère, que je sache.

Décidément oui, la police et la maçonnerie ont du bon... pour nous amuser. Découpez le gâteau avec la lame incisive d'une parole claire et vibrante et le franchant d'une plume qui est un burin, et vous aurez, je vous en réponds, un lunch exquis pour l'esprit même le plus fin.

Les phrases de cet homme ont la taille fine et souple ; sa période a des bras superbes et un buste charmant ; ses mots élèvent une tête distinguée, qu'on se rappelle, tous ses discours et tous ses articles nous montrent l'écrivain et l'orateur dans toute sa belle stature sculpturale.

Jusqu'ici nous avons eu Mirabeau, Berryer, Lachaud, Lacordaire, Louis Veuillot et Jules Vallès. Nous avons Henri de Rochefort, un incendiaire lanterrier de génie, et Paul de Cassagnac, un journaliste et un orateur d'une fougue impétueuse comme un torrent débordé. Mais il nous manquait pour compléter toutes ces éminences un homme qui fut l'esprit national personnifié, railleur et caustique, et gardant toujours au coin de la lèvre une malignité souriante en réserve.

Cet homme, je l'admire, moi qui ai le culte éternel des suprêmes élégances, en M. Andrieux, le parfait dandy des Parlements et du journalisme.

ANDRÉ TRÉBAN.

Nous donnons ci après le *Pater*, traduction française, de M. André Chadoorne, qui doit être exécuté au concert du Trocadéro, aujourd'hui même 20 septembre.

La musique est l'œuvre de M. Georges Mac-Master, et l'accompagnement, pour violon, piano et harpe, est de MM. Mac-Master et Boussagol, de l'Opéra.

La voix superbe de M. Negrini fera valoir encore les délicatesses et les suavités de ce remarquable morceau.

PATER

O père qui règnes aux cieux,
Que ton nom trois fois saint soit loué sur la terre !
Que ton empire au loin s'étende glorieux !
Qu'ici comme là haut ta volonté s'opère !
Donne nous aujourd'hui le pain de chaque jour.
Comme nous pardonnons aux autres leurs offenses,
Que nos torts nous soient tous pardonnés en retour !
De la tentation éloigne les puissances,
Et sauve-nous de tout péril.

Ainsi soit-il !

ANDRÉ CHADOORNE.

Les Extravagances d'un Myope

Eusèbe de Terneuil revint péniblement d'une longue et douloureuse maladie, fièvre typhoïde, transport au cerveau, qui, chose trop fréquente, avaient paralysé sa mémoire, mais par bonheur sur certains points seulement.

Il aimait encore Ninon et beaucoup, il la savait perdue pour lui, pourquoi ? dans quelle circonstance ? il n'était même pas sûr qu'elle fut vivante.

Après un événement embrouillé, dans lequel cinquante mille francs lui avaient été ravis, il s'était sauvé en Bretagne, emportant dans son portefeuille une grosse somme venue d'où ?...

C'est là-bas, dans un hôtel, qu'il tomba malade. A son retour, il voulut rentrer dans son cher petit entresol. Des étrangers l'habitaient. En son absence, ses meubles avaient été vendus pour payer le terme.

Il alla frapper chez Gontran. Monsieur et Madame de Bausserie s'ennuyant, étaient partis en touristes... au Niagara.

Il lui restait en poche quarante mille francs, que les honnêtes Bretons avaient respectés. Cette somme lui eût autrefois ouvert des horizons de noces et festins ; non, ça ne lui disait pas.

Il prit un autre petit entresol tout à côté de l'ancien, dans l'espoir de retirer du voisinage des souvenirs sur ce passé de quatre mois qui demeurerait pour lui d'une obscurité noire.

Il s'en allait par les rues comme une âme en peine, se détournant à la vue des joyeux visages, cherchant avec un sauvage bonheur le spectacle de tristes figures. Ces dernières, hélas ! dominaient beaucoup dans l'humanité. C'était comme fait exprès ce jour-là : une félicité générale régnait dans l'air. Les femmes euraient toutes d'un air mystérieusement important à l'heureux amant qui les attendait ; les hommes étaient tous heureux en affaires. Ça se voyait à leur air épanoui, et en amour, on le devinait à leur luxe.

Janin ne l'a-t-il pas dit :

« Le meilleur moyen de prendre une femme, est encore de lui donner quelque chose. »

Une voiture fermée allait au pas d'une allure si douce, qu'elle devait traîner une malade. Quelque duchesse nerveuse, la comtesse au lendemain d'un bal : Nini-Tata promenant sa migraine.

Dans l'avenue des Champs-Élysées, la voiture s'arrêta. Une femme de chambre en descendit, elle mit à terre, presque en la portant, une créature idéale. Les anciens romans l'auraient baptisée du titre d'ange descendant du ciel, sans savoir si ce n'était pas un démon terrible. Quinze ans, blanche comme une morte, elle tenait un mouchoir à ses lèvres, une main sur son cœur comme dans les souffrances vives. Sa tête se soutenait à peine, ses grands yeux bleus ne retenaient pas leurs larmes.

Ce fut une vision qui disparut sous la porte cochère.

Tout l'être d'Eusèbe se jeta vers une telle compagne de souffrance d'une autre sorte. Vous l'eussiez deviné comme lui : elle était poitrinaire. Et tandis qu'il songeait que ce mal ne pardonne pas, qu'il est lent et impitoyable, qu'il consume les jeunes fleurs sur leur frêle tige, qu'il balaie, vent pestilenciel, des familles entières, il répétait :

— Poitrinaire ! poitrinaire ! poitrinaire !

Et il pleura.

Il reparut le lendemain. Le surlendemain le vit revenir. Ensuite, la voiture n'était pas attelée qu'il était déjà là. Quand le coupé filait, il le suivait en fiacre, de loin, discrètement.

Il s'arrêtait aussi devant une belle maison. De chaque côté de la porte, on le sait : Sonnette du médecin, de chirurgien, du pédicure, etc., etc. Ça devait être la propriété du bourreau. Après une assez longue absence, Eusèbe, toujours confiné dans son fiacre, la voyait redescendre plus pâle, plus affaissée, son mouchoir sanglant aux lèvres.

Quand il sut qu'il avait affaire à Mademoiselle Solange de Croix-Bière, il eut le frisson dans le dos et la jugea perdue, rien qu'à cause de ce nom lugubre.

Mais enfin Eusèbe aimait cette poitrinaire. Plus de Ninon au monde, il ne songeait qu'à la médecine au point de vue de la phthisie ; il interviewait, à ce sujet, tous les carabins de sa connaissance.

Le concierge de l'hôtel Croix-Bière enrageait et demanda une augmentation, tant il y eut de prospectus à monter, prospectus de toutes les couleurs, de toutes les formes ; prospectus les plus en progrès et les plus funestes pour la guérison des maladies pulmonaires.

Sans doute, on employa ces précieuses panacées, puisque Solange de jour en jour s'amalgamait davantage.

L'amoureux se disait que des gens d'un si haut monde devraient appeler leur docteur à l'hôtel. Peut-être il avait ordonné cette sortie quotidienne, et il l'en bénissait.

Enfin il n'y tint plus, cet amour bizarrement écloso prit des proportions titanesques, il jura de combattre, de lutter, de tout renverser, de tout massacrer s'il fallait, mais de vaincre. Comme d'habitude, ce jour-là il monta en fiacre à l'heure déterminée ; seulement, cette fois, il précéda son inconnue devant la maison du bourreau. Il monta quelques étages et, penché sur la cage d'escalier, vit les deux jeunes femmes s'arrêter au deuxième étage.

Alors il redescendit quelques marches, attentif, prêt à tout événement. Sur la porte, étincelait une plaque de cuivre chargée d'un tas de titres qui eussent renseigné tout de suite M. de Terneuil.

On est myope ou on ne l'est pas, quand on l'est on le montre ; Eusèbe l'était et le montra. Dans le demi-jour du corridor, il écarquilla les yeux sur la pancarte, après s'être esquivé un quart d'heure à cet exercice pénible, victoire ! il découvrit un D immense qui commençait évidemment Docteur, et comme il avait l'ouïe aussi fine que l'œil terne, il entendit marcher et remonta quelques degrés. Et le cœur palpitant, les doigts crispés, les bras cramponnés à la rampe, il vit sortir la jeune fille.

Très vaillante d'abord, elle fit quelques pas, descendit un peu et tout à coup s'affaissa sans raison, tandis qu'un mince filet rouge filtrait de ses lèvres. Elodie cria et fit un bond. Eusèbe soulevait déjà la malade.

— A la voiture, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui, murmura Elodie, tête perdue.

Comme on emporte un enfant, il emportait la jeune fille dans une descente, à pas lents, pour savourer longtemps son bonheur. Et il disait :

— Moi aussi, j'ai souffert, et ma souffrance s'est envolée devant la tienne, douce plante fauchée en fleur ; c'est pour toi maintenant que je pleure. Ah ! je souffre encore !

Et il eut un sanglot quand l'adorable tête de Solange tressaillit dans un spasme nerveux.

Ce jeune homme de la « haute », si lyrique et si troublé, captivait maintes œillades de la femme de chambre, je ne, coquette, ambitieuse.

— Voilà bien huit jours que je vous y vois venir aussi, lui dit-elle.

Elle ralentissait le pas autant qu'Eusèbe, qui se reposait à chaque marche.

— Vous venez de dire : Je souffre encore ! Ça ne m'étonne pas, monsieur. On dit que c'est un grand savant, cet homme, moi je trouve que c'est un bourreau.

Solange gémissait, le sang coulait toujours.

— C'est fini, murmura douloureusement le jeune homme.

— Entre nous, ce n'est pas trop tôt.
Eusèbe s'arrêta net :
— L'infâme créature ? cria-t-il hors de lui.
Et il vit passer devant ses yeux, comme devant un kaléidoscope sanglant, tout un drame rouge d'empoisonnement, d'assassinat, d'héritage.
— Ah ! ça, monsieur, glapit Elodie, trouvez-vous qu'elle n'a pas assez souffert ?

Le malheureux sentit son cerveau malade s'enflammer, grisé par le contact troublant de ce corps de femme ; il le serra nerveusement dans ses bras, perdant la tête saouvement.
— Je la guérirai, moi ! je la sauverai, moi ! qui parle de fin, qui parle de mort ?

Il s'élança à travers l'escalier, traversant la rue en courant.
Elodie dégringolait les dernières marches.
— Jean ! Jean ! au galop ! rattrapez cet homme ! on l'enlève Mademoiselle ! Elle était violette de peur.

Emporté par un fiacre, Eusèbe emportait Solange. Il avait crié :
— Avenue de Villiers ! ventre à terre !... et cinq louis au bout !...

Or, la mignonne, depuis huit jours, avait remarqué le charmant garçon. Pour être un ange, on n'en est pas moins femme ; tout un roman charmant et pur hantait sa jeune cervelle. Elle aimait déjà cet étrange inconnu aux mystérieuses allures.

Il ne lui avait pas été du tout pénible d'être dans ses bras où elle restait évanouie un peu plus que de raison. Toutes les pudeurs de la jeune fille chaste se révoltaient de cet enlèvement. Diant, dans ce péril, semblaient à cette mourante la force de la santé ; elle se débattait en criant, luttait avec une vigueur surprenante, prête à se jeter par la portière.

Jean, jurant comme un damné, rattrapait les faridelles de la Compagnie. Une caresse de son ouet aux pur-sangs, il dépassait le colignon et lui barrait la route. Alors devant un tohu-bohu général. Des gamins surgis on ne sait d'où, avaient suivi la scène en courant, sans ménager aux passants leurs explications fantaisistes ; les groupes arrêtaient les voitures qui coupaient la route aux piétons.

Tout le monde criait à la fois :
— Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'on regarde ?
Les cochers s'injuriaient, et comme les sergents de ville accouraient, croyant voir un accident, les gens murmuraient avec frayeur :
— La police, c'est une émeute !
Tout ça pour Eusèbe, qui criait, affolé :
— Je vous en supplie, mademoiselle, je vous en conjure, restez ! par pitié pour vous-même, restez ! Il se trame contre vous de hideuses machinations. On veut vous laisser mourir, cette femme me l'a dit. Voilà ses propres paroles : « Ce sera bientôt fini, ce n'est pas trop tôt ! »
— Oh ! mademoiselle, s'écria la pauvre fille haletante, moi qui vous suis si dévouée !

Eusèbe gesticulait de plus belle, elle lui coupa la parole.

— Oui, j'ai dit que c'était fini et cela n'est pas trop tôt ; en effet, depuis huit jours que ça dure chez ce dentiste de malheur !

A travers les curieux, qui riaient, Jean fit du jour par quelques coups de fouet ça et là, le coupé disparut emmenant la poitrinaire. Eusèbe disparut à sa suite ; le cocher du fiacre fouettait ses rosses pour le rattraper, et ivre, déçu, congestionné, rageait :

— En voilà un sale bourgeois qui veut enlever des femmes et ficherait le camp sans payer sa voiture.

AYMÉ DELYON.

Chronique rimée

Brrr !

Il fait froid ; à genoux
Mon corps au tien s'agrége.
Serrons-nous comme un piège,
Nos deux bras à nos couds.
Il fleurit de la neige,
A genoux, serrons-nous.
Ton chapeau nous protège,
Notre amour dort dessous.
Cassant chaque nuée
Qu'il éparpille aux cieux,
L'hiver brouille tes yeux,
Met ta voix en buée,
Et, frileux, au hasard
Du vent qui nous affole,
J'écoute ton regard
Et je vois ta parole !...

JULES RENARD.

Paula de Sauveuil

(Suite)

Elle avait bien lu autrefois, et même très bien compris, qu'un instinct naturel pousse l'oiseau à sortir du nid dès qu'il peut voler de ses propres ailes. Elle savait aussi que, selon l'éducation donnée aux enfants et la tendresse dont ils ont été entourés, ils reviennent avec plus ou moins de bonheur au nid. Eh bien, elle croyait avoir élevé son fils de façon à ce qu'il ne put jamais le quitter ce nid douillet, et l'ingrat était parti cependant.

A qui la faute ?
Pour que George ne la quittât point, elle n'avait qu'à consentir à ses vœux... Est-ce que le bonheur de son fils ne la dédommagerait pas d'une blessure d'amour-propre ?... Et puis pourrait-elle vivre privée des baisers de cet être

chéri ?... Oh ! non, non, tout, plutôt qu'une elle privation ! Mais l'orgueil irrité reprenait encore le dessus. Puisque George ne s'était point soucié d'elle en choisissant lui-même sa femme, elle avait bien fait de renier.

Ce fut pour la malheureuse mère une nuit terrible. Tous ses sentiments exaspérés luttèrent entre eux. Tantôt elle sanglotait et appelait son fils d'une voix délirante. — Ah ! s'il l'eût entendue ! — Tantôt elle le maudissait et lui criait encore : « Va-t'en ! » Et au milieu de cette lutte, glossait un reproche aigu de sa conscience, un pressentiment sinistre qui la glaçait de peur.

Le lendemain matin, sa femme de chambre la trouva étendue, inanimée sur le parquet. Ses beaux cheveux, si noirs la veille encore, avaient des mèches toutes blanches. Sa première pensée, en reprenant ses sens, fut de rappeler George. Mais... céder ? oh ! non, jamais !

IV

George s'est bien gardé de transmettre à Berthe les vœux de malédictions dont l'avait chargé sa mère. Il a inventé, non sans peine, une histoire, assez plausible d'ailleurs, pour expliquer l'absence de Mme de Sauveuil à leur mariage, et la nécessité de s'expatrier. Berthe est restée sans soupçons. Que lui importait d'aller jusqu'au bout du monde avec son George.

Ils se sont réfugiés au fond de la Galicie, à Tarnocka. Le fils de Pau'a, sans ressources personnelles, fait des cours de français très suivis et très lucratifs. Ils s'adorent toujours, et tout le monde les aime là-bas. Leur vie est paisible, honorée, leur intérieur suffi-ment confortable et... bientôt ils seront trois... Cependant, malgré tous ces éléments de bonheur, la mélancolie voile souvent leurs jeunes visages. Ils ont des gaités éclatantes, brusquement traversées par des frissons George passe de longues heures plongé en des rêveries sombres, et lorsque la jeune femme, « pour le déridier », étale sous ses yeux les mignons bonnets et les jolies chemisettes destinés au baby attendu, il se trouble, étend les bras comme pour conjurer un impitoyable destin.

— N'ayez pas d'enfants, lui a crié sa mère quand il la quitta, car ils seront maudits comme vous !
L'infortuné ne peut éloigner ce souvenir de son esprit, et il s'accuse de faire le malheur de ceux qu'il aime.

Il voit sa mère triste et brisée, condamnée à une vieillesse solitaire, peut-être remplie de remords ; et, chose étrange, c'est surtout la pensée des remords de Paula qui lui en cause de si poignants. C'est un indicible tourment pour certaines natures aux tendresses raffinées, que de savoir punis du mal qu'ils leur ont fait dans un moment d'erreur, des êtres chers qu'elles s'étaient habituées à voir entourés du prestige le plus sacré.

George songe souvent au suicide. Il sait que Berthe est brave et qu'elle le suivra. A quoi bon

prolonger une existence flétrie ? Et n'est-il pas criminel de laisser venir au monde ce pauvre petit que le malheur guette ?

Mais qui sait s'il n'y a pas une chance lointaine de réconciliation avec Mme de Sauveuil... Une mère ne peut être éternellement inexorable...

V

Cette année-là, l'hiver fut terrible en Galicie. La misère s'abattit plus particulièrement sur Tarnocka, qui resta un grand mois bloqué par les neiges. Les fabriques se fermaient, et de petits Krach isolés, précurseurs du fameux krach de Vienne qui devrait éclater l'année suivante, avaient fort assombri la ville.

Le cours de George se ressentait de cette malheureuse situation : chaque jour amenait le départ d'un élève. Aussi les ressources diminuaient à vue d'œil dans le petit ménage, et, juste alors qu'il eût été nécessaire de les élargir, car le bébé attendu était déjà au monde. Berthe avait bravement congédié la domestique, persuadée qu'elle seule saurait bien venir à bout de tout. Mais d'une santé naturellement délicate, fort affaiblie par sa récente maternité, elle s'usait en pure perte.

La contemplation de son joli bébé, qui commençait à rire et gazouiller la dédommageait de toutes ses fatigues, jurait-elle à son mari, et il lui semblait même qu'à chaque gorgée de lait puisée par le poupon, ses forces renaissaient. George n'en croyait rien. Il aimait trop sa chère Berthe pour l'illusionner. Comme les naufragés qui, après avoir divisé en maigres rations un reste d'approvisionnement, disent :

« Nous pouvons aller jusqu'à telle époque, » lui pensait, en faisant la part de toute résistance, que pouvait offrir au mal la jeunesse de Berthe :

« Elle peut aller ainsi deux mois encore, trois tout au plus... »

Et il se mourrait lui-même, miné par son désespoir secret.

Sa mère était riche, pourtant, très riche. Avec la douzième partie de ses revenus, ils pourraient vivre tranquilles tout une année... S'il s'adressait à elle... bien humblement ?... Oh ! pour l'enfant, pour l'enfant au moins... Mais non, cet enfant, ne l'avait-elle point maudit aussi !...

Le malheureux souffrait encore toutes les tortures de Tantale.

Un soir, il rentra chez lui en proie à un insurmontable malaise. Ses dents s'entrechoquaient, il était tout frissonnant.

Berthe, affreusement inquiète, courut chercher le médecin.

Celui-ci, après avoir un instant examiné George, fit un mouvement des lèvres qui prouvait que cet examen n'était point favorable. Puis, prenant Berthe à part, il lui dit de ce ton indifférent qui fait trembler et qui nous révolte, comme si la vie de ceux que nous aimons devait être précieuse à tous :

LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74)

Jules, parfaitement méconnaissable sous une perruque chatain clair que le teint frais de l'épouseur en perspective ne démentait pas trop surtout vis-à-vis dame Chauffet qui n'avait jamais aperçu le fils Sumène qu'en voiture ; Jules qui avait abattu ses soyeux favoris noirs, fut présenté sous la forme d'un correct employé qui plut infiniment par sa politesse à la dame chatouilleuse sur ce point, surtout, lorsqu'elle sut que le riche M. Doulaucourt le patronnait et pour un service éminent rendu jadis, au moment de la spoliation de son portefeuille sur un banc de la promenade d'Arles, M. Doulaucourt assurait 40,000 fr. au jeune Scipion Teheore (hollandais) le jour de son contrat.

— En voici l'assurance ; conclut Paul, remettant un papier timbré, que la délicatesse ou l'élégance de la dame perchée, immobile, mal à l'aise surtout ne lui permit de contrôler...

— Mais !... il faudra que j'en parle à mon

Amélie, Messieurs, essaya la dame littéralement suffoquée d'autant de noble imprévu... L'enfant n'a que 18 ans, et ne songe à ce que me dit le chimiste, par les examens d'homme à ce que me dit la croix, que je suis là, souligna le paon de la rue Mercière, car je cours sur les trois cents mille francs, telle que vous me voyez... et ce sera tout pour elle, qui fut toujours ma tendresse et ma couronne en ce monde, ajouta la virulente femme en s'esuyant les yeux ; elle débitait sa phrase toute grotesque qu'elle fut avec une note si intimement reconnaissante pour la jeune fille, que les deux amis s'en trouvèrent émus. Maintenant, puisque vous la connaissez, elle est fort jolie ! n'est-ce pas ?

Mais sa figure ne vaut pas mieux que son caractère ; jamais cette enfant ne m'a donné démenti ! Plus j'y songe, plus j'y crois... Mes bons Messieurs, au risque de me tromper, que mon Amélie devait avoir appartenu à quelqu'un « de la haute ». Elle avait de petites perles fines aux oreilles, parce que, Messieurs ! quoi qu'on ne sache pas grands livres, on s'y connaîtrait pourtant en bijoux, exposa la voyante femme, jetant un regard satisfait, sur tous ses ors, naturels, émaillés ou bruni, tous étalés avec symétrie sur sa grosse personne que l'arronde d'un paon : Amélie avec cela, portant du linge cousu ailleurs qu'à la confection. Et fin, ce n'est rien de le dire.

Autour du cou une petite croix en or contenant des cheveux d'homme à ce que me dit le chimiste, que les examens d'homme à ce que me dit la croix, par les examens d'homme à ce que me dit la croix, que je n'ai pu lire, ça ne semblait pas français ; le commissaire et le pharmacien n'ont pu y découvrir qu'un A... Amélie probablement et de, puis séparés deux double W, le reste illisible, parce que la petite fille avait dû machonner le bijou ; habitade, Messieurs, d'ont touchent les enfants, de tout porter à leur bouche.

Tous ces débris de toilette ont été conservés, pouvant éclaircir plus tard les démarches, quoique ce serait une catastrophe pour moi, que de me séparer de ma Mélinette, et si je puis me voir écoutée, Monsieur, et que votre mariage se fasse, Monsieur Scipion Teheore, puisque c'est votre nom, finit la dame en s'adressant à Jules Sumène, il est tout à fait convenu que nous ne nous séparerons pas ?

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondit le jeune homme empressé, qui serra respectueusement la main commune, mais si bienfaisante pour Amélie, que lui tendait l'amicale boulangerie. Il fut donc avéré que Paul et Jules viendraient de temps à autre le soir seulement, où Mme Chauffet moins pressée de besogne pourrait laisser Toinette au comptoir et monter chez la jeune fille avec le futur et son bienfaiteur, trouva

toute seule dame Chauffet, qui aurait beaucoup mieux pu ajouter « l'inventeur ». Et l'honorabilité de la dame et de sa fille adoptive, était si connue, Amélie si généralement aimée, que pas un habitant du quartier, ne se réjouit de l'arrangement préliminaire « d'un bon mariage », assurait glorieusement la glorieuse Théodosie.

Seuls, le père Vernès, concierge, ennemi de Mme Chauffet, dont nous devons la connaissance à Mme du Boys, puis la jalouse et fourberie et son père, s'affligèrent et devinrent hostiles, pour ce surcroît de bonheur dans l'existence de la « Benjamine Lanterne » tandis qu'Amélie, heureuse du sort fortuné, semblant l'attendre entre un mari adoré et sa bonne mère, Amélie s'endormait gaiement chaque soir au milieu des rêves les plus enivrants. Au bras de ce mari, paraissant estimable autant que cher à Paul Doulaucourt, cet homme si haut prisé à Lyon, elle ne serait donc plus une enfant trouvée ! une Bâtarde, ainsi que le lui avait crié l'Herminette en pleine rue et à l'instigation de la Fadasse, la filleule de la Claudia en rue Mercière, l'avait glapi de même dans un jour de récréation aux Chartreux, où l'on avait entendu le nom abhoré d'Amélie, sortir le premier de la classe, suivant l'uniforme mais insupportable coutume.

(A suivre)

ERUAL.

— Je ne puis encore rien préciser : mais comme nous avons en ville une épidémie de typhoïde, il est fort probable que cette maladie se déclarera avant peu chez votre mari. Il faut donc vos procurer une ou deux gardes pour le soigner, car vos devoirs de nourrice ne vous permettent pas de rester enfermée dans cette chambre jour et nuit.

Pu's regardant plus attentivement la jeune femme :

— Vous n'êtes pas bien non plus, Madame. pas bien du tout. Vous avez besoin des plus grands ménagements.

Et il s'éloigna de son pas tranquille.

Berthe resta sur place, les yeux égarés, se répétant sans les comprendre les sinistres paroles du docteur. Qu'avait-il donc voulu dire?... La fièvre typhoïde... Qu'était-ce là?...
(A suivre) HENRIETTE DE FRANOY.

Deux Triolets

Sur des fleurs qu'on parfuma

De deux bracelets de fleurs
J'avais lié tes mains blanches
Dont les très pâles couleurs
Eclipsaient celles des fleurs.
Oh ! les parfums enjôleurs
Qu'eurent jasmins et pervenches
Des deux bracelets de fleurs
Qui lièrent tes mains blanches.

Ritournelle

Oh ! la chère ritournelle
Que j'entendis l'an passé,
Par une nuit claire et belle.
Oh ! la chère ritournelle,
Douce, suave et cruelle,
Comme un beau rêve effacé !
Oh ! la chère ritournelle
Que j'entendis l'an passé !
(Le Bois Sacré.) LÉO D'ORFER

Causerie Littéraire

Les *Complaintes*, par Jules Lafforgue (Léon Vanier.) Les *Odes* d'Horace, traduites en vers par E. du Champglin (Alph. Sémere). — *Guide Annuaire du Cuir et de la chaussure*, par Charles Vincent et Murat. (Journaux de Ch. Vincent.)

En notre temps tout le monde veut être original, et on y réussit passablement. Je dois avouer que toutes les originalités se ressemblent. Ce paradoxe sera dur à avaler, mais c'est une vérité bien vraie. En littérature surtout. Nous n'avons pas trois romanciers vraiment originaux et il n'y peut-être pas deux poètes, on copie les autres ou on se copie. Et les copies n'ont pas même le mérite d'être faites autrement que les copies ordinaires.

Les *Complaintes* de M. Jules Lafforgue sont elles d'une originalité bien réelle et bien unique. Nul n'avait ouvert pareille chose encore, ni ne l'avait rêvée. Cela ne nous rappelle rien de connu ou d'entr'aperçu. M. Lafforgue a pris des lambeaux de refrains populaires, des demi couplets de vieilles romances criées dans les cours, une bouffée de susurrements de brise, toutes les chansons et chansonnettes des rues, des bois, de l'alcôve, de l'église, de la causerie bourgeoise, des grands discours, du peuple et de la solitude, de la terre et de l'air, et a accommodé tout cela à la sauce de la complainte. Vous savez la vieille complainte, celle qu'on nous marmottait au village durant les veillées d'hiver ou les siestes d'été, celle que chantait le pâtre dans les grands prés ou le vigneron sur les coteaux, celle de *Fuadès*, celle du *Juif-Errant*, celles des *Conscrits* et toutes les autres qui charmèrent nos sommeils d'enfant ou effrayèrent nos premières curiosités.

Je ne sais plus quel poète a prétendu que la poésie populaire était la seule poésie. Pour ma part j'avais rêvé un genre de poèmes où tous les prosaïsmes et les vulgarités de la vie réelle trouveraient place à côté d'envoies superbes, les uns étant l'intelligence des autres. Il me semble

que M. Jules Lafforgue a réalisé ce projet. Ses *Complaintes* sont, outre une curiosité très grande, une œuvre sérieusement élaborée et absolument remarquable. Pour citer il faut trop citer, et vaut mieux lire. Je ne reproche au livre qu'une certaine allure de fumisme qui peut être dégagée seulement par un érudit, et des exagérations d'expression difficiles à comprendre. Ça et là des vers superbes qui prouvent que si l'auteur voulait aborder les genres sérieux, il ne lui serait point gênant d'être bien rangé parmi les premiers.

Les *Complaintes* sont dédiées à M. Paul Bourget, le chantre des *Aveux* et des prochaines *Nostalgies*, et précédées d'un *Prélude Autobiographique* des plus étranges. En somme, nous sommes en présence d'un livre absolument nouveau, incompréhensible peut-être pour certains lecteurs ordinaires des poésies de M. Baour Lormiau ou du vicomte de Lorgeril, mais extraordinairement lucide pour les gens qui n'aiment pas les rabâchages et veulent de l'originalité vraie. Et je gagerais que ce livre original fait de pensées banales ou de dictions communs, que ces vers nouveaux édifiés avec des brides de vieux poèmes, ne seront que peu et très-péniblement imités.

J'ai trouvé une traduction des *Odes* d'Horace selon mon cœur. Une traduction en vers, s'entend. Toutes celles qui avaient paru jusqu'ici, depuis celle du comte Daru jusqu'à celle d'Anquetil — sont de pures paraphrases, très lâches et fort éloignées du texte, et écrites dans une phraséologie surannée, celle de l'école pseudo-classique de Dillie, Ducis, Esmeuard et autres versificateurs oubliés du premier Empire ; le vers est toujours coulé dans le vieux moule.

Dans celle qu'il nous donne aujourd'hui, M. de Champglin s'est proposé de rendre en vers d'une facture moderne, d'une coupe variée, avec un sentiment de l'antique aussi vif et aussi exact qu'il est possible, en traduisant d'une manière très serrée. Et nous sommes heureux de certifier qu'il a pleinement réussi. Dans le poétique temple moderne qu'il lui a élevé, le génie romain est demeuré intact et comme dans son propre temple.

M. de Champglin ne traduit pas les mots — ce qui ne se pourrait qu'en prose — mais bien les images en remplaçant tel mot, par celui qui dans la langue française, peut donner la même impression et suggérer la même idée. Un mot est souvent rendu par celui qui en est l'équivalent au point de vue de l'impression poétique. Les odes importantes, qu'il fallait respecter plus sévèrement que les autres sont traduites vers pour vers.

Quand on aura lu l'Ode XXI qui suit on verra que la traduction de M. Champglin est aussi intéressante qu'une œuvre originale et que tous les lettrés lui doivent un tribut d'estime et d'éloges.

DIANE ET APOLLON.

Jeunes vierges, chantez Diane ; adolescents
Chantez le cynthien, sa longue chevelure,
Et Latone qu'aima le roi des Dieux puissants.
Vous celle qui des bois aime la voûte obscure.
L'eau vive, l'Erimanthe et ses noires forêts
Le Cragus toujours vert, l'Alcide toujours frais.
Vous Tempé florissante et Délos honorée
Par le berceau du Dieu, l'inévitable archer,
Du carquois et du luth son épaule parée.
Lui par vos chants pieux se laissera toucher.
Et contre les Bretons détournera la peste
Loin de nous, et la faim et la guerre funeste.

Voici un annuaire sans précédent (1). Charles Vincent, le journaliste-chansonnier, dont nos lecteurs connaissent bien les couplets charmants et qui sait si bien, comme on va le voir, joindre l'utile à l'agréable, a entrepris avec son gendre Georges Murat, de créer pour la double industrie du Cuir et de la Chaussure, qu'il représente avec succès depuis plus de vingt-cinq ans, un *Guide-Annuaire*. L'ouvrage ne ment pas à son titre. C'est en effet un vrai guide, c'est-à-dire un annuaire conçu sur un plan nouveau et précieux pour tous ceux qui emploient le cuir. Aussi dans les soixante mille noms que contient ce Guide, y a-t-il ceux de la bourrellerie et de la Sellerie au milieu des fabricants ou des marchands de cuirs et de chaussures.

Au aura une idée de ce que peut être ce livre lorsqu'on saura que la table se subdivise en près

de cinquante spécialités. Ce gros volume est précédé de tous les renseignements concernant les exportations et les importations de ces trois commerces et industries, les brevets d'invention pris dans l'année, enfin les droits de patente, etc...

Le tout est expliqué avec méthode et clarté.

Au moment où l'on parle tant de colonisation, il serait à souhaiter, que toutes les industries fussent représentées de cette façon. On voit défiler dans le tableau des douanes les tarifs d'importation et d'exportation de tous les pays. Un résumé des opérations de chaque Etat pour l'année précédente qui y est adjoint, guide encore précieusement, et l'on peut dire qu'avec un tel ouvrage, l'industriel et le commerçant peuvent se livrer à leurs opérations d'achat et de vente sur un terrain absolument sûr.

Ce n'est donc pas seulement le livre des fabricants mais encore le vade-mecum indispensable de tous ceux qui de loin ou de près touchent au cuir et peaux, ou s'y intéressent. Et nous ajouterons qu'il nous a paru le Guide-Annuaire modèle, fait avec une simplicité et une méthode claires et faciles, comme devraient être confectionnés tous les ouvrages de ce genre, si mal conçus et si mal exécutés d'habitude.

Comme pour toutes les créations nouvelles, ce n'est qu'à partir de la 2^e année que le succès de ce livre s'est dessiné, aussi a-t-on été obligé d'en tirer une deuxième édition, et il est à peu près certain qu'on sera bientôt forcé d'en mettre au jour une nouvelle.

LÉO D'ORFER.

(1) Au bureau des journaux professionnels de Charles Vincent, 14, rue des Vosges, Paris.

A Madame la comtesse de F...

Quoi ! vous voulez, Madame, entendre de mes vers ?
Peut-être croyez-vous que je suis un poète,
Parce que j'ai rimé sur des rythmes divers
Les chants, tristes ou gais, qui me venaient en tête ?
Il est vrai que mes vers cheminent sans bonnet,
Quoique pauvre, la rime y suffit aux oreilles ;
J'observe la césure, et je sais éviter
Le choc malencontreux de voyelles pareilles.
Mais y a-t-il donc là de quoi s'enorgueillir ?
N'être rien qu'ouvrier quand il faut être artiste,
Mettre un vers sur ses pieds, sans savoir le polir,
C'est mon lot. Vous voyez, Madame, qu'il est triste.

Et dans ce vers sans art, rustiquement formé,
Dans cette coupe encore à peine dégrossie,
Vous ne puiserez point cette exquise ambrosie
Qu'un poète eût versé à votre cœur charmé.

Le poète possède une divine flamme
Qui circule, vivante, au milieu de ses chants ;
Mais ce feu créateur qui consume son âme,
Faible étincelle en moi, soutient mal mes accents.

Ma muse est d'humble allure et courte est son haleine.
Dans l'espoir que mes vers auront grâce à vos yeux,
J'en ai déjà rimé vingt-trois sans trop de peine,
Si ce n'est pas en vain, je serai trop heureux.

Sept strophes, c'est bien long pour parler de moi-même.
Mais n'allez pas douter de mon humilité,
J'attends, pour donner cours à ma juste fierté,
Que votre goût si sûr dicte l'arrêt suprême.
E. de CHAMPGLIN.

JEUX D'ESPRIT

Solution du Mot carré

A D A M
D I M E
A M E R
M E R Y

Ont deviné : La Dièze, Epi, Erual, Mlles Forestier, Petiton, ce dernier a du recevoir « Les Horizontales ».

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest désireuse de faciliter aux voyageurs les repas que l'arrêt souvent restreint des trains les empêche de prendre confortablement aux buffets a organisé dans les principaux buffets de son réseau, un système de paniers à provisions. Ces paniers, faciles à emporter dans les wagons, contiennent, avec tout le matériel nécessaire, un repas complet froid et composé de jambon, de langue fourrée ou de saucisson, d'une portion de viande froide (bœuf, veau ou gigot), d'un dessert et d'une de bi-bouteille de vin. — Le prix est de 3 fr. et de 3 fr. 50 si on prend un quart de volaille au lieu d'une portion de viande froide. Les voyageurs leur repas terminé, n'ont qu'à remettre les paniers aux conducteurs du train.

KOULAO ROI DES POTAGES

SE VEND PARTOUT

SANTIARD & Co — LYON

LIQUEUR DES DAMES

(Voir les annonces à la quatrième page).

ALCOOL DE MENTHE DE RICQLES

45 ANS DE SUCCÈS
33 RÉCOMPENSES — 12 MÉDAILLES D'OR
Bien supérieur à tous les produits similaires
ET LE SEUL VÉRITABLE
Infaillible contre les Indigestions,
Maux d'Estomac, de Cœur, de Nerfs, de Tête, etc.,
et dissipant le moindre malaise.
PRÉSERVATIF CONTRE LES ÉPIDÉMIES
Eau de Toilette et Dentifrice très appréciés.
Pharmacie à LYON, 9, cours d'Orléans. — 50, rue de la République à PARIS, 41, rue Richer.
ENVOIER LE NOM DE RICQLES
D'après dans les principales Pharmacies, Parfumeries et Epicerie fines.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest a fait délivrer, depuis le 1^{er} mai, des billets d'aller et retour, de Paris au Mont-Saint-Michel, aux prix suivants :

53 fr. en 1^{re} classe ;
45 fr. en 2^e classe.

Ces billets sont valables pendant six jours et permettent, au retour, de s'arrêter à Granville.

SAISON DE 1885

Billets à Prix réduits

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, depuis le 1^{er} avril :

- 1^o Des billets d'aller et retour dits de *Bains de Mer*, valables du jeudi soir au lundi inclus, de Paris à toutes les stations balnéaires de son réseau.
- 2^o Des billets d'excursions en Normandie et en Bretagne, valables pendant un mois.

Eugène PIROU, Photographe

PARIS — Boulevard Saint-Germain, 5 — PARIS
LA PLUS BELLE INSTALLATION DE PARIS
Photographe de l'Institut, de la Magistature et de l'Etat-Major général.
Médaille d'or, Nice 1884

GRANGE FILS AINÉ

Ci-devant rue d'Algérie, 2

ACTUELLEMENT RUE BOILEAU, 42

Fabrique de Meubles Riches et Ordinaires

GRAND CHOIX DE TOUT BOIS ET DE TOUT STYLE
EN MAGASIN

Maison recommandée pour la bonne confection
et la solidité de ses produits

AU SORBIER

Parures de Bals et de Mariées
Plantes pour Appartements

Jules GIRARD

Rue de la République, 16, près la Bourse
LYON

Plumes et Fleurs, Chapeaux de Foutre
CHAPEAUX DE PAILLE

Formes pour Chapeaux, Nouveautés pour Modes, Dentelle
FICHUS, VOILETTES, RUCHES

PRIX DE GROS

A la Renommée

44, place de la République, 44

Cette maison bien connue pour la supériorité de ses marchandises et pour vendre réellement bon marché, prévient sa clientèle, que cette année, elle s'est surpassée pour le grand choix, la bonne qualité et la très grande élégance de toutes ses chaussures pour Hommes, Dames et Enfants.

Chaussures de Chasse, de Marche,
de Luxe et Cérémonies
MOLLETIERES imitant la BOTTE de CHEVAL
CHAUSSURES POUR LAWN TENIS

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon. — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 23

